

Le portrait d'Hector dans le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte Maure

Pour mener à bien l'adaptation en français du mythe troyen, Benoît de Sainte Maure a directement travaillé sur les récits soi-disant produits par deux acteurs de la guerre de Troie, Darès le Phrygien et Dictys le Crétois¹. À la trame sèche, succincte et dépourvue de pittoresque de ses sources, le clerc médiéval a substitué un long poème de trente mille vers environ, grâce au procédé de l'*amplificatio* dont la figure majeure est la description². Le *Roman de Troie* est ainsi émaillé de longues représentations de lieux et de personnes³. En matière d'espace, les informations de Darès sont quasiment inexistantes et laissent à Benoît toute latitude pour créer et faire œuvre originale. En revanche, elles sont plus fournies s'agissant des héros grecs et troyens, et sa tâche s'en trouve, sinon différente, du moins transformée. À cet égard, le portrait d'Hector, l'une des figures dominantes du roman, est

1 — Benoît de Sainte Maure, *Le Roman de Troie*, éd. L. Constans, Paris, Firmin Didot, SATF, 6 vol., 1914-1912 ; voir la traduction partielle d'E. Baumgartner, *Le Roman de Troie de Benoît de Sainte Maure*, Paris, 10/18, Série « Bibliothèque médiévale », 1987. Les sources utilisées par Benoît sont Darès le Phrygien jusqu'à la chute de Troie, *De excidio Trojae historia*, éd. F. Meister, Lipsiae, Teubner, 1873, et Dictys le Crétois après la chute de Troie, *Ephemeridos belli Trojani*, éd. W. Eisenhut, Leipzig, Teubner, 1973.

2 — À ce sujet, consulter Ed. Faral, *Les arts poétiques du XII^e et du XIII^e siècle*, Paris, Champion, 1924, réimpr. 1983, pp. 61-85.

3 — Sur les portraits dans les romans antiques, cf. A. Petit, *Naissances du roman. Les techniques littéraires dans les romans antiques au XII^e siècle*, Paris, Champion, 1985, vol. 1, pp. 499-552. Voir notre ouvrage, *Thèbes, Troie et Carthage. Poétique de la ville dans le roman antique au XII^e siècle*, Paris, Champion, Nouvelle Bibliothèque du Moyen Age, 1994, pp. 155-228.

instructif⁴ ; de ce chef militaire suprême, adulé de tous, et notamment des femmes, Benoît veut dire « la some » (v. 5327). Et c'est à travers la mise en pratique de ce dessein initial que peuvent se mesurer les modalités d'appropriation du texte-source et se lire les intentions du romancier.

*

Dans la version médiévale transparaît une évidente volonté de fidélité au texte latin. Le clerc inscrit en effet sa « galerie de portraits »⁵, au même nœud du récit, c'est-à-dire après la disparition de Castor et de Pollux en mer⁶. Darès justifie la rupture descriptive par le prétexte des trêves qui lui laissent le loisir d'observer à volonté les héros. Benoît reprend le même argument en invoquant la caution de sa source :

Beneeiz dit, qui rien n'i lait
De quant que Daires li retrait,
Qu'ici endreit voust demostre (vv. 5093-5095)

À la formule « Darès dit que », il préfère la formule « Benoît dit que Darès dit que » ; c'est une façon de se réfugier derrière son statut de traducteur pour s'affirmer le garant de l'authenticité des portraits, d'autant que le Phrygien a travaillé sur les rapports écrits à partir de témoignages oculaires⁷. Au sein de la description des personnages, Benoît est d'une même exemplaire fidélité. S'il inverse l'ordre du texte latin qui fait se suivre série troyenne et série grecque⁸, il conserve toutefois une succession identique des héros. Le portrait d'Hector intervient après celui de Priam, comme le réclame logiquement son rang de fils aîné. Le clerc avait déjà anticipé l'adoption de l'ordre chronologique,

4 — Portrait d'Hector : vv. 5313-5380.

5 — Il s'agit bien d'une galerie de portraits, puisque Darès et à sa suite Benoît nous entraînent dans une découverte des personnages comme si ceux-ci étaient figés, rangés dans une succession de tableaux que l'on contemple.

6 — Darès, *op. cit.*, X ; *Troie*, vv. 5061-5092.

7 — Ce qui fait d'ailleurs que le Moyen Âge a vu en Darès et Dictys des témoins autorisés.

8 — Darès consacre treize portraits aux Troyens dans le chapitre XII, et seize aux Grecs dans le chapitre XIII. Benoît commence par les portraits des Grecs en y insérant ceux de Castor et de Pollux, et celui d'Hélène (vv. 5107-5140) ; il poursuit par les portraits des Troyens en ajoutant ceux de Polidamas et de Menon (vv. 5481-5508). En inversant les séries, Benoît voulait-il accorder davantage d'importance aux Troyens, en permettant au regard de se focaliser *in fine* sur les héros ? Rien n'est suggéré hormis, tout au long du roman, la nette prédilection de l'auteur en faveur des Troyens.

peu avant la reconstruction de Troie, lors d'une mémorable « photographie de famille » qui offrait une première présentation des héros troyens⁹. À l'instar de Darès, il consacre en outre à Hector le portrait proportionnellement le plus long.

L'attachement à la source est pareillement sensible dans l'énumération des qualités dévolues à Hector, toutes énoncées quasiment sans exception. Le clerc se comporte en traducteur : les adjectifs qu'aligne le texte latin trouvent leur immédiate correspondance en langue vernaculaire, soit par le biais d'adjectifs, soit par le biais de périphrases plus ou moins courtes. Au plan physique, Darès constate qu'Hector est *blaesum candidum crispum strabum pernicipibus membris vultu venerabili barbatum* (XII). Benoît s'efforce de transposer ces traits aussi littéralement que possible. Le fils de Priam est ainsi *borgnes* (v. 5330), il *baubeiot*, c'est-à-dire qu'il « bégaie » (v. 5330), il est *blont et cresp*, a le teint blanc (v. 5333), et il a les *membres forniz* (v. 5335). Détail curieux, il lui manque d'être barbu¹⁰. Au plan moral, les qualités dominantes chez Darès sont d'abord l'ardeur guerrière — Hector est *bellicosum* —, puis sa dignité, son amour et sa mansuétude pour autrui — *decentem animo magno in civitas clementem dignum amore aptum*. Benoît expose les mêmes vertus comme le montre en particulier la fin du portrait :

Douz e plus ert as citeiains,
E contre amor n'ert pas vilains (vv. 5379-5380)

Il est donc, semble-t-il, parfaitement cohérent avec le programme qu'il s'était auparavant fixé dans le prologue, c'est-à-dire suivre la *lettre* du texte latin (v. 139-140).

Néanmoins, l'ampleur du portrait dément ses protestations de fidélité à la source. La description d'Hector dénonce à l'évidence une volonté de faire long, d'étirer le texte au nom d'une esthétique nouvelle, dont la base est l'*amplificatio*. Benoît recourt à l'une de ses figures, l'*interpretatio*, définie comme « un procédé qui consiste à accumuler les mots et les expressions autour d'une même pensée en vue de l'amplifier »¹¹. La qualité de « belliqueux » en est une belle illustration. À quatre reprises, le clerc mentionne l'ardeur d'Hector à combattre, avec de subtiles varia-

9 — *Troie*, vv. 2926-2958. L'expression « photographie de famille » s'induit tout naturellement de la technique même de la présentation qui classe le personnage selon son rang et fixe ses traits.

10 — La barbe est pourtant un élément traditionnel du portrait.

11 — Cf. Ed. Faral, *op. cit.*, p. 63.

tions : il signale tantôt son comportement aux armes, tantôt la qualité qui en découle, la prouesse¹². Par l'introduction de cette notion fondamentale dans l'univers féodalo-chevaleresque¹³, la démarcation d'avec le texte latin est très nette ; Benoît opère un changement de perspective, projetant sur le héros troyen des valeurs propres à un lieu et à un temps donnés¹⁴. Il n'en va pas autrement pour deux autres qualités, prisées et exaltées parallèlement. La première, la largesse, est sans doute l'interprétation de la bonté envers les citoyens que relevait Darès. Benoît dépasse le cadre strict de l'interprétation, en créant un lien d'interdépendance étroite entre les qualités de largesse et de prouesse (vv. 5350-5352). Étonnante insistance sur cette alliance qui combine une vertu plutôt réservée au roi, la largesse¹⁵, et une autre plutôt réservée au chevalier, la prouesse. La largesse, une vertu essentielle du monde féodal, est peut-être une manière de suggérer le destin virtuel d'Hector à être l'héritier de Priam, héritier légitime par sa filiation et légitimé par ses compétences¹⁶. La seconde qualité, la courtoisie, est une explication de l'aptitude d'Hector à aimer (vv. 5353-5356). Par les référents culturels et imaginaires qu'ils présupposent¹⁷, les deux termes excèdent la seule volonté d'amplifier et orientent la pensée vers l'éthique chevaleresque médiévale, ignorée de Darès, bien que, dans son prologue, Benoît tienne à faire de ce dernier un clerc-chevalier (vv. 97-100).

L'autre moyen que convoque Benoît pour allonger son texte est la description de personne — autrement dit le portrait —, telle qu'elle sera consignée peu après dans les arts poétiques par un Mathieu de Vendôme ou un Geoffroi de Vinsauf¹⁸. Le clerc s'inspire de l'une des fonctions essentielles de la description, à

12 — *Troie*, vv. 5337-5340, vv. 5347-5353, vv. 5370-5371.

13 — Sur ce point, cf. notamment E. Köhler, *L'aventure chevaleresque, Idéal et réalité dans le roman courtois*, trad. de l'allemand par E. Kaufholz, Paris, Gallimard, NRF, 1974.

14 — C'est-à-dire le XII^e siècle, et très probablement la cour d'Aliénor d'Aquitaine et de Henri II Plantagenêt, commanditaires du roman de Benoît. Sur ce point, voir A. Petit, *op. cit.*, p. 11 et ss.

15 — Sur laquelle s'achève symboliquement le portrait de Priam auparavant, vv. 5311-5312.

16 — Sur l'image royale, voir E. Baumgartner, « L'image royale dans le roman antique : le *Roman d'Alexandre* et le *Roman de Troie* », in *De l'histoire de Troie au livre du Graal, Temps, récits (XII^e et XIII^e siècles)*, Orléans, Paradigme, Varia, 1994.

17 — Voir J. Frappier, « Vues sur les conceptions courtoises dans les littératures d'oc et d'oïl au XII^e siècle », in *Amour courtois et table ronde*, Genève, Droz, 1973, pp. 1-31.

18 — Mathieu de Vendôme, *Ars versificatoria* (composé vers 1175), in Ed. Faral, *op. cit.*, pp. 106-194. Geoffroi de Vinsauf, *Poetria nova* (composé vers 1208-1213), in Ed. Faral, *op. cit.*, pp. 194-262.

savoir l'éloge¹⁹. Certes, il affirme maintes fois son objectivité, mais comment lui accorder foi quand il accumule, tout au long du portrait, les louanges au point de sembler verser dans l'hagiographie ? L'éloge est fondé sur la référence à Nature, *topos* rhétorique ordinaire (v. 5318)²⁰, et surtout sur l'usage du mode hyperbolique avec des comparaisons et des expressions superlatives en abondance. Le modèle achevé de l'hyperbole est celui qui inaugure de manière significative la description. Hector est le plus hardi :

Des Troïens ? Voire del mont,
De ceus qui furent ne qui sont,
Ne qui ja mais jor deivent estre (vv. 5315-5317)

Il affectionne également les antithèses dont la plus frappante est le jeu de contraste entre *vilain* et *cortois* (vv. 5355-5356). S'y ajoute la réitération comme un leitmotiv de l'adverbe *onc/onques* qui contribue à figurer un personnage unique et parfait.

Là s'arrête toutefois l'emprunt de Benoît à la tradition des portraits. S'il sait s'affranchir de Darès, il ne se laisse pas cependant enfermer dans les conventions rhétoriques. Le romancier enfreint deux principes majeurs constitutifs de l'art du portrait. La première transgression est l'absence d'exhaustivité de la description. Pour tous les héros, l'auteur se dispense de la description des armes, habituelle dans le portrait masculin, comme il se dispense de celle des parures dans les portraits féminins²¹. C'est une façon d'épurer la description en la débarrassant de tout ce qui n'a pas directement trait à ce qui singularise le héros. Dans le cas d'Hector, nulle précision sur les traits du visage, et fort peu sur le corps ; à sa décharge, Benoît souligne que le fils de Priam n'est pas beau (v. 5321). Grâce à ce blanc descriptif, le poète prévient surtout le risque de se répéter, puisque c'est Troïlus, incarnation vivante de la beauté, qui sera peu après l'objet d'une description physique canonique (vv. 5393-5446). La seconde transgression, plus grave peut-être, est l'absence totale d'ordre dans l'énumération des qualités. Notations physiques et morales se succèdent apparemment sans logique, sans cohérence interne, au moment où la tradition préconise la description physique puis la description morale²². De manière contraignante, la prosopo-

19 — Cf. Ed. Faral, *op. cit.*, p. 76.

20 — Sur ce point, consulter E. R. Curtius, *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, trad. de J. Bréjoux, Paris, PUF, Agora, réimpr. 1986, t. 1, pp. 162-168.

21 — Cf. A. Petit, *op. cit.*, p. 545.

22 — Matthieu de Vendôme, *op. cit.*, I, 74, p. 135.

graphie doit toujours s'effectuer selon un ordre descendant, en commençant par le haut du visage ; l'éthopée reste négligée et n'appelle aucun ordonnancement précis²³. Le poète médiéval se démarque donc ostensiblement de la tradition, mais aussi de Darès qui respecte tant soit peu la distinction entre les deux axes du portrait. Il systématise et parachève la technique de l'entrelacement pour en faire une composante essentielle de son style. Sans doute doit-on y déceler une grande concertation. Le romancier procède par touches comme un peintre : il esquisse un trait pour le nuancer légèrement et l'éclairer différemment par la suite. Il exalte par exemple la mesure et la sagesse d'Hector, en soulignant que jamais la colère ne le poussait à un quelconque excès (vv. 5357-5361). Les mêmes qualités, réitérées ensuite, justifient la pondération de ses propos (vv. 5366-5369). L'auteur instaure un jeu de retours et d'échos, un système de répétitions subtiles qui aboutit à la construction d'un portrait spéculaire. L'intention est de graver l'image du héros dans la mémoire de l'auditeur, en focalisant sur lui un certain nombre de traits aptes à justifier son action et son attitude à venir²⁴. C'est ainsi que se dessine peu à peu un personnage emblématique de trois qualités fondamentales, la prouesse, la courtoisie et la sagesse, chantées avec constance dans le roman.

La première valeur, celle de prouesse, est inhérente au personnage d'Hector dans la tradition et dans le texte. Elle débute le portrait (v. 5313) et se voit régulièrement mentionnée par la suite, avant d'être reprise et démontrée au cours du récit. Benoît décrit les exploits extraordinaires qu'accomplit Hector (v. 8281), il le présente comme un chef de guerre et comme un stratège averti (v. 9840), il le montre admiré des Troyens mais également des Grecs (v. 8645). Ébauchée dans le portrait, une véritable définition de la prouesse se précise par la mise en situation d'Hector. Il n'en va pas autrement de la deuxième valeur, celle de courtoisie, comme l'attestent le nombre de vers et le champ lexical de la douceur, du raffinement et de l'attention²⁵. La courtoisie appa-

23 — Sur la définition de « prosopographie » et « éthopée », voir P. Fontanier, *Figures du discours*, Paris, Flammarion, Champs, 1977, p. 425 et p. 427. Sur l'ordre descendant, se reporter en particulier à Matthieu de Vendôme, *op. cit.*, I, 56-57, p. 129.

24 — C'est du reste la fonction traditionnellement dévolue aux descriptions de personne. Cf. Matthieu de Vendôme, *op. cit.*, I, 68, p. 134, qui recourt à l'exemple de Parthénopée dans la *Thébaïde*.

25 — Pour une définition de la courtoisie, voir celle proposée par E. Baumgartner, dans « La très belle ville de Troie de Benoît de Sainte Maure », *Hommage à J.-Ch. Payen*, Centre de Publication de l'Université de Caen, 1989, p. 51 : « un style de vie et d'écriture

raît comme une constante de la personnalité du héros, aussi bien dans ses actes — il entretient avec Hélène des relations d'affection et de respect (v. 11732) — que dans les témoignages de reconnaissance qu'il suscite (vv. 5377-5378)²⁶. Blessé, il est soigné avec un dévouement extrême par les dames de Troie²⁷ ; mort, il est entouré des plus grands égards, et le *planctus* prononcé sur sa dépouille par son entourage féminin fait d'abord état, avant même de sa prouesse, de l'amour qu'il savait manifester (v. 16331)²⁸. La troisième valeur, la sagesse, est moins dominante. Néanmoins, elle est suffisamment prégnante pour constituer l'une des dimensions du personnage d'Hector. Dans les discours en particulier, elle s'exerce par ses conseils pertinents et par le choix de ses arguments pour défendre ses positions : au moment de décider du sort du grec Thoas par exemple (v. 3771 et ss.), il suggère de l'épargner pour l'utiliser au besoin comme otage et rançon.

Ces vertus, marques d'un personnage d'exception, digne héritier de Priam, sont confortées et accentuées par leur attribution parallèle à Andromaque, son épouse et sa sœur, comme le laisse supposer la formulation à la fois de Darès et de Benoît qui rangent l'héroïne au nombre des enfants de Priam et d'Hécube²⁹. Andromaque s'avère le double féminin d'Hector dont elle possède exactement les mêmes mérites. Ceux-ci sont énoncés lors de la photographie de famille, dans un ordre différent et surtout simultanément, ce qui leur confère une plus grande portée :

[...] : mout fu senee,
Mout fu bele, mout fu corteise,
Mout ama honor e proëise (vv. 2950-2952)

Parfaitement complémentaires, les deux héros forment, à ce titre, le couple emblématique de Troie³⁰. Mais, dans le fil du

où s'unissent le culte de la beauté des êtres et des choses, le raffinement des mœurs, les plaisirs des sens et de l'esprit ».

26 — Révélant ainsi son amour, Panthésilée manifeste une profonde affliction en apprenant la mort d'Hector, et vient à Troie pour le venger (v. 23383 et ss.).

27 — Voir v. 14605 et ss. Il est d'ailleurs soigné dans la Chambre de Beautés, réservée aux élus de Troie. Cf. J.-Ch. Huchet, « La beauté littéraire dans le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte Maure », in *Cahiers de Civilisation Médiévale*, XXXVI, n°2, avril-juin 1993, pp. 141-149.

28 — Sur le rôle du *planctus*, voir notre article, « La complainte d'Hélène dans le *Roman de Troie* », in *Romania*, III, 1990, pp. 75-91.

29 — Darès, IV ; Benoît, vv. 2930-2931 et vv. 2949-2950. Il est possible toutefois que, chez Darès, *liberi* soit à prendre au sens large. Voir l'analyse d'E. Baumgartner, *art. cit.*, p. 48.

30 — Cf. E. Baumgartner, *art. cit.*, p. 51.

texte, l'équilibre se révèle fragile et fugitif. Les qualités d'Andromaque restent inexploitées, voire ignorées : réduite à son rôle d'épouse et de mère, l'héroïne est très vite évincée du roman à la mort d'Hector où elle n'est plus que veuve éplorée³¹. Quand elle réapparaît, après la chute de Troie, c'est dans une position de femme soumise, réfugiée au milieu du peuple qui la défend contre les accusations de Ménélas (v. 29651 et ss). L'harmonie entre les deux héros est ainsi rompue par un vide narratif que ne conjure même pas le récit des aventures d'Hector.

En même temps que chantées, les qualités de ce dernier sont en effet paradoxalement infirmées dans la trame du roman. Indice révélateur : dans la première ébauche de portrait, il n'était question que de sa hardiesse comme si, en réalité, les autres vertus n'étaient qu'une concession à l'image attendue du parfait héros. Du reste, le souhait d'établir un compromis avec la tradition ne va pas sans risque et provoque d'infimes contradictions au sein même du portrait ; Benoît mentionne notamment le teint blanc de son héros (v. 5333), pour souligner quelques vers plus loin qu'il est brun de visage (v. 5365), donnée absente chez Darès qui rompt avec la tradition du teint clair et pourrait suggérer l'ambiguïté du personnage. Quoi qu'il en soit, les qualifications positives qui personnalisent le héros dans le portrait sont ou dévoyées ou inversées dans la suite du récit, par des actes qui constituent autant de démentis. Sa prouesse, invariable et indéniable, est pervertie par son excès ; elle n'est jamais loin de la cruauté ou d'une férocité primitive, comme l'illustrent les comparaisons avec les animaux sauvages. *Topos* de la littérature médiévale³², celles-ci sont toutefois systématiques dans le cas d'Hector au point d'être un réflexe de style, et elles sont poussées à l'extrême dans le sens de la violence. La plus exemplaire est peut-être l'assimilation du héros à un loup qui cherche sa proie (v. 9159 et ss)³³. Étroitement associée à la prouesse dans le portrait, la largesse n'est pas tant dénaturée qu'inversée, par la mention de la convoitise des biens d'autrui (v. 16178).

31 — *Troie* : vv. 16459-16478 ; vv. 16869-16872.

32 — Elles abondent tout particulièrement dans les chansons de geste ; voir par exemple *Aliscans*, éd. Cl. Régner, Paris, Champion, CFMA, 2 vol., 1990, v. 345, 353, 2735.

33 — On retrouve la même comparaison filée, mais plus développée (sur 21 vers) pour désigner Turnus dans l'*Eneas*, éd. J.-J. Salverda de Grave, Paris, Champion, 2 vol., 1983-1985, vv. 5370-5390. S'observe sans doute entre les deux romanciers un jeu de concurrence et de rivalité, au-delà des contraintes d'un exercice littéraire, cf. notre ouvrage, *Thèbes, Troie et Carthage*, p. 398.

La valeur de courtoisie trouve elle aussi son exact contrepoint, tout particulièrement au détriment d'Andromaque, lorsqu'à la suite d'un songe funeste, elle s'efforce de dissuader Hector de combattre. Les réactions de ce dernier sont extrêmement virulentes, à l'encontre des qualités de mesure énoncées auparavant. À la courtoisie louée font place injures et menaces, et un violent désir de battre son épouse dévouée, sous l'effet d'une haine nouvelle et mortelle. En revanche, il reste de marbre devant son plus jeune fils qu'Andromaque, désirant l'attendrir, avait déposé à ses pieds (v. 15491 et ss.). Le héros noble et magnanime manifeste ou une impulsivité incontrôlable ou une obstination irréductible qui s'opposent par définition à la dernière vertu évoquée, la sagesse liée à la mesure. Certes, à la vue des Troyens décimés par les Grecs et en complète déroute à cause de son absence (vv. 15884-15890), il peut être bouleversé. Cela ne justifie pourtant pas qu'il soit la proie de ses émotions et de ses colères. Dans cet épisode, le défaut de discernement s'aggrave d'autant plus qu'il repose sur la transgression de l'ordre divin : en méprisant le songe d'Andromaque, inspiré par les dieux (v. 15306-15307), le héros troyen enfreint effectivement l'autorité divine et rompt toute relation avec le sacré. Or cette relation est vitale comme en témoigne la statue de Jupiter édifée au cœur de Troie dans la salle de Priam, réunissant de la sorte, en un même lieu, pouvoir sacré et pouvoir profane³⁴. En définitive, le fils aîné de Priam n'est pas le parangon de toutes les vertus comme son portrait inclinait de prime abord à le penser. Il est sans cesse présenté comme un modèle et son contraire et se voit, de fait, fondamentalement contesté dans sa vocation de successeur. L'intention de la description est ainsi à reconsidérer : il n'est plus uniquement question d'un portrait destiné à présenter le personnage, un portrait-bilan en somme, mais d'un portrait en forme de plaidoirie implicite qui préviendrait toute critique virtuelle³⁵, en gravant dans la mémoire de l'auditeur un certain nombre de mérites.

Pourtant, le portrait lui-même n'est pas exempt d'ambiguïtés. Il débute sur l'imperfection physique d'Hector ; Nature lui a tout donné :

Fors que plus bel le pouïst faire (v. 5321)

34 — À ce sujet, cf. E. Baumgartner, *art. cit.*, p. 50 ; voir aussi notre article, « Ylion chez Benoît de Sainte Maure, ou la figuration de la tour idéale au XII^e siècle », in *Cahiers CRHL-CIRAOI*, à paraître.

35 — Il convient de justifier la défaite à venir.

Avant de signaler les handicaps d'Hector puisés chez Darès — le héros bégaié et louche —, le romancier prend la précaution de les introduire en les niant comme tels, par le biais d'un proverbe relativisant la beauté :

Se en lui rien mesaveneit,
Par le bien faire le covreit :
Ço savez bien, haute proëce
Abaisse bien cri de laidesce (vv. 5323-5326)

Toutes ces circonvolutions oratoires ne manquent pas d'être suspectes, d'autant qu'il est notoire que le physique est à l'image de l'âme au Moyen Âge³⁶. Néanmoins, pour disgracieuses qu'elles soient, ces deux caractéristiques ne sont pas toujours perçues comme négatives à l'époque. Le premier handicap, le défaut d'élocution ou le bégaiement, a frappé des personnages illustres dont le plus emblématique est Moïse dans la Bible³⁷ :

« Excuse-moi, monseigneur, je ne suis pas doué pour la parole, ni d'hier ni d'avant-hier, ni même depuis que tu adresses la parole à ton serviteur, car ma bouche et ma langue sont pesantes » (Exode, IV, 10)

Il s'agit alors, comme l'analyse Jacqueline Cerquiglini³⁸, d'un bégaiement positif qui favorise le jaillissement du sens, à l'encontre d'un mauvais bégaiement, image de l'incohérence. Sans prétendre établir de comparaison hasardeuse entre les deux personnages, il apparaît toutefois une similitude dans la capacité à magnifier les ressources du langage, en dépit ou en raison du bégaiement. Hector est celui que l'on écoute, celui qui donne des conseils, celui qui galvanise ses troupes, celui, enfin, qui sait convaincre³⁹. Par sa parole forcément ralentie, peu ralentie d'ailleurs puisque Benoît, soucieux d'exhaustivité, précise qu'Hector bégaié seulement un peu (v. 5330), le héros est

36 — Matthieu de Vendôme marque ainsi une nette prédilection pour la représentation de la beauté à travers l'éloge, car l'homme n'est déjà que trop enclin au vice et à la laideur (*Ars versificatoria*, I, 59). Cf. les analyses d'Ed. Faral, *op. cit.*, p. 76 et de P. Zumthor, « Rhétorique médiévale et Poétique », in *Poetics*, I, 1971, p. 53 et ss.

37 — *La Bible de Jérusalem*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1973.

38 — Voir J. Cerquiglini, « Des emplois seconds de la rime et du rythme dans la poésie française des XIV^e et XV^e siècles », in *Le Moyen Français. La rime et la raison*, Actes du colloque international de l'Université McGill, Montréal (1^{er}-2 octobre 1990), publiés par G. Di Stefano et R.M. Bidler, 1991, pp. 21-31.

39 — Voir le discours très éloquent qu'il tient à ses hommes sur le champ de bataille, v. 9629 et ss.

conduit à ne proférer aucune parole répréhensible, *laide et vilaine* (v. 5569), et il peut se qualifier par sa sagesse. Il montre aussi qu'il sait manier la saveur du langage par des propos ironiques : s'adressant à Hélène, il fait une allusion malicieuse à ses deux époux⁴⁰. Cet usage très particulier du langage où la persuasion se marie à l'exhortation, où l'ironie voisine avec l'expression de l'amour ou de l'affection, contribue à dépeindre en Hector un personnage complexe : il s'affirme comme un chef de guerre incontesté (v. 6923 et ss.), dont la prouesse serait canalisée par la médiation du langage, en guise de justification et de reconnaissance. La parole est la conscience intérieure et le guide d'une prouesse qui, loin d'être gratuite, est exclusivement vouée à la cause troyenne. L'alliance entre la prouesse et la parole fait du fils de Priam, selon l'expression de Benoît, la *forterece* des Troyens (v. 14551).

L'arrière-plan culturel qui permet d'instaurer une relation entre la prouesse d'Hector et le langage éclaire d'un jour nouveau l'énoncé de cette imperfection physique. En va-t-il ainsi pour la seconde ? Le terme *borgne* signifie celui qui louche⁴¹, et Benoît de préciser *d'andous les ieuz* (v. 5331), par souci d'exactitude et de réalisme, et peut-être par volonté de montrer la gravité de ce handicap. Hector est donc partiellement dépourvu du plus noble des sens, dans la hiérarchie en cours au Moyen Âge⁴². Ce défaut apparaît plus tardivement dans le portrait codé du trouvère ou du jongleur⁴³. Mais il y est relativisé, parce qu'il est compensé par la pleine possession de l'ouïe qui permet d'entendre les conversations et de les retranscrire. À sa manière, Hector prête attention à ce qui se dit, il sait voir dans l'avenir et analyser les conséquences des décisions prises (v. 37770 et ss.). S'instaure une complémentarité avec le bégaiement positif qui privilégie une restitution exacte du sens des propos et qui génère des choix concertés.

Par son handicap, qui s'impose d'une certaine manière comme un don, le bègue est aussi poète, comme l'était Moïse selon Thomas Sébillet⁴⁴. Mais il est évident qu'Hector n'a rien à

40 — *Troie*, vv. 11740-11746.

41 — Le terme *borgne* signifie d'abord « celui qui louche » puis « celui à qui il manque un œil ».

42 — À cet égard, consulter J. Cerquiglini, « *Un engin si subtil* », *Guillaume de Machaut et l'écriture au XV^e siècle*, Paris, Champion, 1985, pp. 112-113, pp. 144-145 et p. 151.

43 — Sur cette caractéristique, cf. J. Cerquiglini, *op. cit.*, p. 113.

44 — Cf. Th. Sébillet, *Art poétique français* (1548), in *Traité de poétique et de rhétorique de la Renaissance*, éd. F. Goyet, Paris, Librairie générale française, Le livre de Poche, 1990, p. 52.

voir avec le monde de la clergie, sa qualité dominante est la prouesse qui l'affilie exclusivement au monde de la chevalerie. À la lumière des mérites exaltés et de leur inversion systématique dans le roman, ces deux imperfections physiques prennent alors une signification beaucoup plus ambiguë. La contre-partie du bégaiement, c'est d'illustrer une relation pervertie au langage en général et au dialogue en particulier. Le véritable langage d'Hector reste avant tout celui des armes et de la force physique. Dans les situations extrêmes, la parole est parfois tronquée, parfois réduite à l'injure et à la menace, à l'égard de son épouse qui veut l'empêcher de combattre par exemple (v. 14544). La dégradation du langage, dont la conséquence ultime est le silence et la mort, traduit une inaptitude fondamentale du personnage à une communication aisée et productive, et le bégaiement n'est plus que l'avatar d'une impossibilité radicale à l'échange.

Quant au strabisme, il peut symboliser le manque de clairvoyance. Hector ne voit qu'un aspect des événements. C'est son incapacité à mesurer les implications et les conséquences du songe d'Andromaque qui le pousse à la bataille, en dépit des supplications des dames de Troie et contre l'interdiction de son père. Il est davantage guidé par son instinct que par sa raison⁴⁵. Par ailleurs, il importe de rappeler que le strabisme est fortement connoté dans la mythologie et le folklore où il est souvent associé à la boiterie ; selon Jacqueline Cerquiglini, « l'une et l'autre infirmités peuvent désigner l'impuissance », l'œil ou le pied renvoyant par métonymie à d'autres parties vitales du corps⁴⁶. Si Hector n'est pas boiteux, il est en revanche dépourvu de barbe, seul détail de la prosopographie qui va à l'encontre de la source⁴⁷. Or, la barbe comme les moustaches sont un signe de virilité, de puissance et de majesté, il n'est qu'à songer à Charlemagne et à sa barbe fleurie⁴⁸. Ces deux traits singuliers favorisent une dévirilisation implicite du personnage qui pourrait suggérer son impuissance à régner, fût-il un brillant chef de guerre, et en

45 — *Troie*, vv. 15429-15451 : les supplications des dames de Troie avec une longue exhortation d'Hécube ; v. 15400 et ss. : l'interdiction de Priam.

46 — Cf. J. Cerquiglini, *op. cit.*, pp. 144-145. L'auteur observe que « le mot *essorber* qui veut dire "aveugler" signifie par extension "rendre impuissant" ».

47 — Peut-être Benoît reflète-t-il la réalité contemporaine : dans la statuaire du XIII^e siècle, le guerrier noble a les cheveux courts et la barbe rasée pour faciliter le port du heaume. Cf. M.-L. Chênerie, *Le chevalier errant dans les romans arthuriens en vers des XII^e et XIII^e siècles*, Genève, Droz, 1986, p. 49.

48 — Sur ce point, voir l'édition et la traduction de J. Dufournet, *La Chanson de Roland*, Paris, Flammarion, GF, 1993, pp. 379-380.

conséquence, son impossibilité d'assurer la pérennité de Troie, comme son rang de fils aîné le lui impose. Les fils d'Hector, sauvés au moment de la chute de Troie par Pyrrhus⁴⁹, ne sont d'ailleurs jamais évoqués dans leur vocation d'héritiers et dans leur mission de poursuivre la lignée troyenne. Leur destin individuel ne coïncide pas avec le destin collectif de Troie, et la mort du père est aussi la mort au monde troyen de sa lignée. En restant fidèle aux informations de Darès, Benoît appelle ainsi l'attention sur l'absence d'adéquation parfaite entre Hector et la cité, en raison d'une incapacité à gouverner que symbolisent, d'une certaine manière, ses imperfections physiques.

Bien sûr, la mort du héros suscite de vives douleurs et le sentiment de l'achèvement programmé de la ville ; les dames de Troie sont à ce sujet très lucides (vv. 16340-16341). Bien sûr, il lui est consacré un tombeau exceptionnel par sa configuration et par sa richesse, et plus encore par l'invention d'un trône, une *chaeire*, sur lequel est assis le corps embaumé du héros (v. 16768). Comme le constate Marc-René Jung⁵⁰, cette position exceptionnelle dans l'art funéraire du Moyen Âge renvoie certainement à la légende de Charlemagne assis, répandue au XII^e siècle. Et il est concevable qu'Hector assis dans le temple d'Apollon à Troie annonce Charlemagne assis dans son tombeau à Aix-la-Chapelle. En reflétant l'idéologie impériale de l'époque, Benoît suit la tradition qui désigne le fils aîné comme successeur légitime. Cependant, fait curieux, ce n'est pas dans le tombeau d'Hector que Priam dépose les *regalia*, c'est-à-dire les insignes royaux, mais dans le tombeau de Pâris⁵¹. Par ce geste symbolique, il fait ostensiblement de ce dernier l'héritier légitime, bien que posthume, de la couronne. Grâce à ses qualités de prouesse et de sagesse, grâce à son mariage avec Hélène, l'« âme visible de l'amour » selon Shakespeare⁵², Pâris incarne la parfaite synthèse des qualités emblématiques de Troie⁵³. La cité se distingue toujours, pour

49 — Les deux enfants sont Laudamanta l'aîné (v. 15271) et Asternates le cadet (v. 15276). Seul survivant, Laudamanta s'établira sur d'autres contrées (vv. 29781-29810).

50 — Cf. M.-R. Jung, « Hector assis », in *Romania ingeniosa, Mélanges offerts à G. Hilly à l'occasion de son 60ème anniversaire*, éd. G. Lüdi, H. Stricker, J. Wüest, Bern, Francfort, New-York, Paris, Peter Lang, 1987, pp. 159-162.

51 — *Troie*, vv. 23056-23061. Il lui glisse son anneau à la main droite, lui donne le sceptre dans la main gauche et lui pose la couronne sur la tête.

52 — Shakespeare, *Troilus and Cressida*, trad. d'A. Digeon, Paris, Aubier, 1969, III, 1, 34.

53 — Cf. l'analyse d'E. Baumgartner, « Sur quelques versions du jugement de Pâris », in *Le roman antique au Moyen Âge*, Actes du colloque du Centre d'Études Médiévales de l'Université de Picardie, Amiens, 14-15 janvier 1989, publiés par D. Buschinger,

parodier Du Bellay, comme « la mère des arts, des armes et des lois ». Le plus grand défaut d'Hector est en somme de pécher par excès de prouesse, c'est au reste la seule image qu'il laisse de lui, à travers l'ultime description d'une statue le représentant une épée à la main, brandie en direction des Grecs (vv. 16792-16795). Et lorsque le romancier exalte une dernière fois sa valeur (vv. 16820-16848), il réduit son éloge à la seule mention de la force, rejoignant et parachevant ainsi la première présentation du héros dans la photographie de famille, et bouclant la boucle de son destin guerrier :

Ne trovons pas ne ne lison
 Qu'onques sis pers naquist de mere,
 Si forz, si proz, si combatere (vv. 16820-16821)

*

Étrange portrait, en vérité. Le postulat de départ qui était de « dire la some », à savoir être exhaustif, est assurément respecté. Benoît s'inspire du texte-source, il l'accueille, le *translate* et le diffuse ; médiateur privilégié, il est la mémoire et les yeux d'un témoin délégué de la guerre de Troie. À la présentation impersonnelle de Darès, il substitue toutefois une description toute en demi-teinte, louangeuse mais équivoque. La dimension élogieuse est constante et Benoît ne fait alors que se conformer à la tradition poétique du portrait qui s'élabore à la même époque. Il focalise en son personnage toutes les qualités propres au parfait chevalier, sauf la beauté physique, ce qui est déjà suspect. En même temps, il accumule quelques notations d'ordre physique ou moral, selon une technique qui s'apparente au pointillisme. Il parvient à mettre en évidence le petit trait vrai et à inscrire le portrait dans une démarche d'individualisation originale, en contraste avec le ton uniforme, dithyrambique et interchangeable qu'adopte ailleurs l'exercice. La description est insidieusement travaillée de l'intérieur par des observations apparemment anodines qui minent et sapent l'image hyperbolique d'ensemble. Le romancier introduit avec subtilité une distance entre ce qui apparaît et ce qui est, entre le discours et la réalité qu'il recouvre et découvre à l'épreuve du récit. En ce sens, le portrait est une invitation à lire entre les lignes, une invitation à voir un autre personnage que celui que l'on attend ; il est un reflet exact, un miroir fidèle qui anticipe dans son déroulement, dans ses

choix, dans ses insistances, dans ses excès mêmes, les actes à venir du personnage dont il entreprend implicitement la démystification. Construit en trompe-l'œil, il est conçu de manière plus générale comme une incitation à lire sous le texte un autre texte qui s'affranchit de sa source et de la tradition, ou bien qui les combine, un texte qui se situe aux frontières de l'une et de l'autre pour se recréer différent, pour s'inscrire harmonieusement dans un cadre déterminé, celui du roman, non plus translation mais création. Palimpseste, il s'avère le fondement d'une esthétique nouvelle à travers laquelle se dévoile la figure du clerc qui devient romancier.

Catherine CROIZY-NAQUET
Paris III — Sorbonne Nouvelle